



Éléonore de Duve Sophia

« Sophia se crée la trouille de longer les arbustes, rampants, sournois, quand elle doit sortir de la maison et joindre la cave, afin d'aider son grand-père, elle court à tout va, craint alors de tomber. C'est un jeu sans jeu, auquel elle s'adonnera longtemps et ce d'autant plus que les boiseries extérieures sont rouges et effilées. Sophia s'arrête pour cueillir un coquelicot, là, se trouve son courage. En déplaçant la fleur, il ne reste qu'un caillou. »

Éléonore de Duve
Sophia



éditions corti

Domaine français
2025 – 88 pages
16 €

978-2-7143-1343-0



SORTIE LE 6 FÉVRIER

À travers un ensemble de perceptions tissant des liens entre les multiples strates d'une vie, Éléonore de Duve déploie le monde de Sophia : sa tragédie et, derrière celle-ci, à rebours, un amant, un fils, la prairie dessinée par les fleurs, des tendresses, une rivière, les gestes de l'enfance, un recommencement.

Au fil de ce récit, un visage de femme se dessine par tableaux, sur un mode aussi incandescent qu'incarné.

Éléonore de Duve est née en Belgique en 1989. Après *Donato*, son premier roman publié par les éditions Corti en 2023, elle poursuit avec *Sophia* un travail que pourrait rassembler la question : comment la littérature peut-elle restituer leur vie aux disparu·e·s ?



Dans la toundra dans le noir, au sein des fusils, lancés en tous sens, Sophia danse. Elle avance et tourillonne à chair perdue, agissante. Ses deux bras fendus en colombe portent un étendard. Les armes quant à elles se répondent, en pointant la matière, les cœurs si possible, les cœurs pointés dans le crâne. L'ennemi finit toujours par surgir; indéfectible, il se plante dans le paysage, réfute des rêves adorables. Désormais, de façon constante, les fleurs poussent à l'envers, comme les peaux, les ossements et les ombres rongent la terre. Les maisons se cachent dans la pierre, la laine de roche et les gravats. Des flocons à l'œil nu tombent sur le drapeau de Sophia. On ne dirait pas des étoiles, si jolies. Ils boulochent. Une peluche a été arrachée des menottes, volée, par l'adversaire, et jamais l'enfant n'oubliera cette haine-ci, celle prenant la hauteur de ses sentiments les plus forts. Il faut imaginer l'absorption et le rejet, la défense et l'assaut, l'ours Wojtek puis le lait concentré, doucement sucré. Le bruit extrême rappelle le chaos du début – la fanfare, les cris, les encouragements, l'aspirateur. Sophia au milieu tourne le drap, ce n'est qu'un drap blanc qu'elle tourne en sautillant, ce n'est rien. Ses pieds nus effleurent à peine la mousse sans vie du sol, tant elle sautèle, dans un mouvement qui éviterait les mines, tant elle veut aller vite, ressentir, sans joie ni haine, sans espoir ni entrave, là, au froid.

Si sa gorge s'innerve encore, électrisée par ses amours : tout infini reste possible. Mais, quand des genoux tombent, un ventre s'affaisse, et un autre continue de tirer, pan-pan-pan, avant que son dos ne martèle, la mousse sans vie du sol.

La geste de Sophia est une idée.

Tuer est une idée qui, mise en pratique, ne fonctionne pas. Le visage, massacré, reste un visage ; et restera l'idée de ce visage, qu'on voulait massacrer – subsiste la somme de tous. Ils survivent, encoignés dans l'esprit, notamment de ceux qui voulaient les tuer car : ils ambitionnaient de tuer ces visages, pour ce qu'ils sont, pour eux.

Sophia, sous le linge, n'a plus de visage, son nez fuit, sa bouche opale, son chant dit : *J'ai perdu mon visage, essayez de le rattraper, essayez de le rattraper.*

Puis brusquement Sophia cesse de baller. Et on voudrait voir sa joue, dans le noir, esquisser un dernier sourire.



Extrait de *Sophia*

ENTRETIEN

Après Donato, votre premier roman qui réinventait la vie d'un grand-père mutique, Sophia retrace la vie d'une femme. Deux livres, deux vies et deux prénoms pour titres respectifs. Comment l'idée de ce nouveau livre est-elle née ?

Éléonore de Duve : J'ai été contactée en novembre 2023 par Eva Maréchal, pour la revue *Sabir*, avec la proposition d'écrire un texte à paraître dans le prochain numéro, en train d'être bouclé, portant sur le « Présent ». Les guerres me semblaient alors, au présent, comme toujours maintenant, prendre toute la place. L'Institut de recherche sur la paix d'Oslo a recensé, à l'année 2023, le plus grand nombre de conflits armés depuis 1946, soit 59 au total. Vu le court délai dont je disposais, en une page, intensément, Sophia mourait, dans la guerre ; le petit texte allait être publié.

Dans Sophia, le récit est monté à rebours, de la mort à la naissance du personnage principal. Simultanément, les textes s'amenuisent, deviennent de plus en plus brefs et épurés dans la page. Comment se sont imposés ces deux choix narratifs et formels qui donnent sa force au livre ?

E.d.D : En une page Sophia mourait, donc, et son visage me poursuivait. Les visages des morts de la guerre doivent nous

poursuivre, ils ne peuvent pas partir, ils sont partout. La fin de la vie de Sophia ne me paraissait pas être l'acmé, le climax, la fin d'une histoire, on ne pouvait pas tout lui voler, et je voulais réparer mon injustice – son histoire à elle, c'est sa vie. Alors je suis repartie en arrière, à rebours de la mort, avec l'idée de dresser le portrait d'une Sophia, et avec l'idée de revenir à l'espoir le plus simple, le plus petit, le seul, celui que portent les vies du fait d'être en vie, en toute fragilité.

Donato mettait en scène un jeune homme italien arraché à ses Pouilles natales, qui partait travailler dans les mines du Pays noir. De son côté, Sophia est traversée par la violence d'une guerre qui n'est pas nommée. Cette violence contraste avec la tendresse et la douceur qui traversent certaines pages de vos livres. Est-ce que la violence, celle que les États et plus généralement le pouvoir font peser sur les individus, est à l'origine de votre travail ?

E.d.D : Je n'avais jamais songé à cette question en ces termes et je l'aime beaucoup. Je ressens cette oscillation, très fort en moi – d'une part, que la violence, des systèmes institutionnels, économiques, politiques, juridiques ou sociaux, est le seul sujet, tant elle est forte, tant s'opposer à sa pression est impossible, tant elle façonne les vies, alors pourtant, d'autre part, que notre besoin de douceur et de tendresse, premier en venant au monde à mon sens, est immense et irréductible.